

## Vents du Globe

Arrivés en haut de la côte, les deux marcheurs soufflèrent un instant. Ils étaient partis tôt ce matin-là, à l'heure où la nuit et la fraîcheur ne s'avouaient pas encore vaincues par la fournaise montante. Les étoiles scintillaient faiblement, la nuit exhalait ses arômes de thym et de menthe. Dans l'étang tout proche, les grenouilles tranquilles coassaient un chant d'amour, avant de céder la place aux premiers violons de l'été : les cigales. Les corps profitaient d'autant plus de cette trêve de fraîcheur que les esprits prévoaient la longue marche, gravissant avec le soleil les rocailles du massif de la Sainte Baume.

Ils étaient maintenant tous deux au bas de l'escalier qui mène au sanctuaire. A la grande surprise du Brestois, le Provençal obliqua alors à droite, vers une sente parfumée que l'on devinait à peine au milieu des buis. À cette heure matinale, peu de monde se pressait vers la grotte bénie, encore moins vers le sentier de chèvres qui menait au Saint-Pilon ; tout au plus quelques filles enivrées de vacances dont on entendait au loin les voix joyeuses.

Les deux amis sentaient leur corps s'échauffer, chaleur de l'effort conjuguée au soleil montant. Peu à peu, les cigales avaient entonné leur louange à l'été, et l'on sentait encore de-ci de-là une bouffée d'air frais, dernier soupir des chênes centenaires bientôt écrasés de chaleur. Ils poursuivirent leur marche vers le sommet. Plus ils avançaient, plus la végétation se clairsemait, laissant le blanc du calcaire à nu pour recevoir les ruissellements du soleil et les embrasements du ciel. Les arêtes que leurs mains moites agrippaient dans un dernier effort d'escalade chauffaient doucement. Sous leurs grosses chaussures roulaient des blocs de cailloux polis. Ils allaient arriver pour le festival de l'été provençal, dans ce feu d'artifice qui unit la blancheur de la pierre au vert profond des arbres, le tout baignant dans un déluge de soleil et de ciel bleu. À cette symphonie se mêlaient les effluves ronds des maigres touffes de thym qu'ils arrachaient de leurs doigts distraits.

Le sommet se découvrit alors, blanc de lumière, éblouissant comme un miroir de soleil. À perte de vue, des rocs éparpillés, quelques arbustes desséchés et poussiéreux, et là-bas, près de la petite chapelle qui domine le vide, le tintement d'un troupeau de chèvres fort affairées à brouter une herbe sèche et rêche. Les deux compères ne saisirent d'abord qu'une sensation d'aveuglement face à cette immensité rocailleuse. Peu à peu cependant, leur regard découvrit tout autour le paysage incroyable que leur avaient mérité ces efforts matinaux : juste à leurs pieds, la plaine, parsemée de champs de vignes et de cyprès. Çà et là, un minuscule mas s'abritait du soleil sous de larges platanes, annonçant d'un vert plus tendre la présence d'une eau claire à leurs pieds. Plus loin vers l'Est, le canal de Provence coupait paresseusement l'horizon de son trop lent courant. Pareille à un enfant assis aux pieds de sa mère, la petite colline de Rougiers, orgueilleusement couronnée de son château en ruines, redressait en contre-bas son front de pierre sous les rayons ardents. Émerveillé, le Breton caressait des yeux les couleurs lumineuses, tout en se demandant si le panorama à couper le souffle était la seule raison de cette entorse à leur programme estival bien chargé. Jean ne lui avait en effet toujours pas expliqué le but de cette escapade. Soudain, Raoul comprit : en laissant son regard courir à perte de vue, il avait peu à peu fait un tour sur lui-même, et se trouvait maintenant planté face au Sud : un ruissellement de lumière, une cascade de scintillement ; la Mer Méditerranée miroitait au loin, brillant de mille feux sous l'azur éblouissant. C'était donc cela : le skipper lui faisait découvrir sa mer à lui, loin de l'agitation de la côte. D'ici, de cette barre rocheuse aux parfums d'été, leur vue s'étendait jusqu'à la courbe de l'horizon, qu'ils avaient tous deux tant de fois vue se dresser devant eux, à la fois menaçante et attrayante, comme un appel à une liberté d'autant plus délicieuse qu'elle était risquée. Certes, les technologies de plus en plus développées leur donnaient une tranquillité que n'avaient pas connue leurs

prédécesseurs de la marine à voile. Il restait tout de même l'appel du grand large, l'inconnu toujours changeant de la plaine liquide.

Les deux amis étaient alors en pleine préparation de la plus grande course en solitaire, le *Vendée Globe*, qui aurait lieu deux ans plus tard en 2052. Ils partiraient avec une cinquantaine d'autres marins à l'assaut de Poséidon ; trois océans, trois caps, c'était une valse de trois mois qu'ils danseraient avec les éléments, orchestrée par les flots salés. Les Mers du Sud leur réservaient leurs plus terribles armes : 40<sup>e</sup> rugissants, 50<sup>e</sup> hurlants, et surtout, le Cap Horn, dont les syllabes exercent toujours une fascination étrange sur ceux qui les prononcent ; elles sonnent à la fois comme un Charybde repoussant inexorablement les téméraires vers le Scylla de l'Antarctique, et comme un défi à relever, un de ces passages qui, tels une seconde naissance, font du marin un nouvel homme. Malgré les récentes découvertes scientifiques en fusion nucléaire, qui révolutionnaient le monde du transport, la grande course avait gardé tout son prestige, et était peut-être plus chère encore à ceux qui en suivaient les péripéties : défier les océans à la voile à l'ère du moteur à fusion, c'était « encore plus panache », avait déclaré la doyenne de l'édition, Clarisse Crémer, qui se mesurait une dernière fois à *l'Everest des mers*. Elle allait sur ses 61 ans.

Les deux amis contemplaient en silence le merveilleux chatolement. La chaleur du jour était de plus en plus lourde. De temps à autre, une bouffée d'air frais soulageait la rosée fine de leur front plissé de soleil. Le Brestois sentait que les lieux où chacun avait grandi étaient des contrées d'extrêmes : chaleur et omniprésence du ciel, bourrasques et tempêtes, c'était deux terres qui communiaient avec l'immensité des eaux qui les bordaient. Leur passion commune, la voile, prenait racine dans ces chocs des éléments, où l'homme, infiniment petit, se trouvait en équilibre entre vent et vagues, point d'orgue entre deux infinis. Raoul prenait peu à peu conscience dans les stridulations des cigales que « la terre du farniente », comme il disait, était aussi une terre abrupte où s'accordaient rocs, mer et ciel dans un concert époustouflant.

Par une froide matinée de novembre, deux ans plus tard, les deux amis quittaient le chenal des Sables d'Olonne. Comme la plupart des Imocas de leurs concurrents, leurs bateaux étaient des bijoux de technologie. Leurs coques recouvertes de téflon, d'une robustesse et d'une légèreté jamais vues, permettaient d'allier vitesse et résistance. Les différentes expériences menées depuis des années autour des foils -ces ailes des voiliers- avaient permis de les rendre solides et efficaces. A ces bijoux structurels s'ajoutaient les outils dernier cri pour la navigation : de la météo au routage en passant par les réparations indispensables sur un si long périple, pas un domaine qui n'eût été épluché, fouillé, essayé, réessayé, repensé et amélioré des dizaines de fois. Des logiciels ultra développés sommeillaient dans les coques effilées, prêts à calculer, tracer, modéliser les imprévus les plus incongrus de la course.

Des journalistes bourdonnant d'activité avaient interrogé les marins une dernière fois. La gorge serrée, ils étaient descendus vers leurs voiliers, sous les applaudissements de la foule et le regard humide de leurs familles. A ces moments pleins d'émotion, avait succédé la concentration ; ils larguaient peu à peu les amarres de leur esprit. La terre s'éloignait doucement dans un claquement de voile qui faseye. Les équipes techniques quittaient maintenant le bord : un dernier conseil pour la forme, un dernier regard qui en dit long. Le zodiac s'éloigne... les voilà seuls. La ligne se rapproche, le décompte résonne... 5, 4, 3, 2, 1, on coupe la ligne, la course commence ! Seule la technologie permettrait désormais aux skippers de communiquer avec la terre.

Les jours défilaient lentement, amenant leur lot d'avaries, de contemplation, de lutte aussi. Le Cap de Bonne-Espérance leur ouvrit la porte de l'Océan Indien. Ils s'étaient désormais habitués au rythme particulier de la course au large, où l'on peine à garder des horaires fixes en remontant un à un les

fuseaux du temps. Les bateaux grinçaient et vibraient de cette longue plainte du voilier qui accélère, en dépassant le Cap Leewin et en pénétrant dans le Pacifique.

Au passage du Cap Horn, une tempête dantesque les prit en embuscade. Le dernier message que l'on capta de Jean était : « Bateau cassé en deux, je coule, mayday ». Malgré les heures fiévreuses d'angoisse que Raoul et les autres marins détournés passèrent à le chercher, malgré l'aide d'une frégate de la Marine nationale, qui patrouillait dans les parages, et de ses radars dernier cri, on ne retrouva aucune trace de Jean et de son *Banque agricole*. Les algorithmes les plus puissants ne peuvent maîtriser l'incommensurable.

Dans le chenal où l'acclamait la foule sablaise, Raoul ne pouvait retenir ses larmes. Au loin, une couronne de thym et de romarin dérivait lentement dans le clapotis de l'eau apaisée. Elle emportait au large l'adieu parfumé d'une terre de lumière à son enfant qui n'arpenterait plus les collines ruisselantes de soleil.

(1547 mots)